



PHOTO HUGO-SEBASTIEN AUBERT

Brodeur-Jourdain FAÇE À LA MEILLEURE DEFENSE

Pour la deuxième fois en 10 jours, les Alouettes seront de nouveau confrontés à la meilleure défense de la ligue lundi, celle des Stampeders de Calgary, la seule qui a accordé moins de 300 points à ses adversaires cette saison.



**BERNARD
CYR**

cyrb@ruefrontenac.com

Il s'agit d'une défense qui utilise des stratégies non conventionnelles, comme de mettre un seul joueur sur la ligne défensive avant

la remise du ballon, mais qui peut ensuite en envoyer deux, trois ou quatre de plus pour faire pression sur le quart.

Ça n'augure rien de bon pour le jeune Luc Brodeur-Jourdain, qui commencera un premier match au poste de centre en remplacement de Paul Lambert et qui n'a pas été partant au sein de la ligne à l'attaque depuis le 29 juillet.

Brodeur-Jourdain risque bien sûr de devenir la cible que cette défense tentera d'exploiter lundi, mais il ne semble pas trop s'en inquiéter.

«Franchement, les Stampeders seraient fous de ne pas tenter

d'exploiter ma présence et celle d'Andrew Woodruff (le garde à gauche), les deux gars qui ont le moins d'expérience au sein de notre ligne à l'attaque, a reconnu Brodeur-Jourdain.

«Ce sera un bon défi, mais c'est là aussi que la préparation que nous avons eue cette semaine deviendra extrêmement importante au niveau des décisions à prendre et de la rapidité d'exécution», a-t-il ajouté.

Brodeur-Jourdain commencera un 15^e match dans l'uniforme des Alouettes et un premier comme centre, tandis que Woodruff en sera à son huitième départ.

«Baptisé» par les Lions

La première expérience de Brodeur-Jourdain avec les stratégies qu'utilisent les Stampeders s'est

produite l'an passé face aux Lions de la Colombie-Britannique, alors qu'il jouait au poste de garde à gauche, et ne s'est pas très bien passée.

«La première fois que j'ai vu ça contre les Lions, je me suis demandé ce qui se passait et surtout, qui je devais bloquer, a-t-il raconté. Ils l'ont fait deux fois, ont réussi deux sacs et, chaque fois, le joueur qui a plaqué Anthony (Calvillo) était ma responsabilité.

«Ce fut pour moi un apprentissage rapide, a poursuivi Brodeur-Jourdain. Mais on s'est adapté promptement à cette façon de jouer et nous avons maintenant des stratégies prédéfinies pour ce genre de situations.»

Directeur de la ligne à l'attaque

Ce qui ajoutera à la tâche de Brodeur-Jourdain, lundi, est qu'il devra donner les directives de blocage à ses coéquipiers de la ligne à l'attaque.

«J'aurai effectivement la tâche, à chaque jeu en attaque avant la remise du ballon, d'identifier le front défensif et de m'assurer que les gardes et les bloqueurs s'occupent des bons adversaires et que le porteur de ballon sache qui bloquer en situation de protection de passe, a-t-il expliqué.

«Il sera important aussi que je fasse tout cela rapidement parce que ce sont des fractions de seconde importantes pour Anthony, a ajouté Brodeur-Jourdain. S'il peut rester dans sa pochette protectrice et être confiant de pouvoir lancer le ballon, juste de lui donner une fraction de seconde de plus pourrait créer une ouverture pour un de nos receveurs.»

L'imposant joueur de ligne à l'attaque a reconnu que tout ça ajoutait de la pression au travail qu'il aura à faire lundi.

«Mais je me sens confiant et capable de gérer cette pression et le poste de joueur de centre est un poste que j'adore», a-t-il conclu.



Martyrs d'une guerre perdue d'avance

Viol et autres atrocités en Afghanistan

Une jeune Afghane aurait été violée l'an dernier dans un campement de l'armée canadienne par trois membres d'une milice locale embauchés par le Canada, et nos soldats ont été incités à garder le silence sur ce dérapage, selon ce que révèle l'ex-journaliste d'enquête de Rue Frontenac, Fabrice de Pierrebourg, dans son récent livre.

Vincent Larouche
larouchev@ruefrontenac.com

Cette exaction n'est qu'une des nombreuses atrocités rapportées par le journaliste aujourd'hui à l'emploi de *La Presse* dans son ouvrage *Martyrs d'une guerre perdue d'avance*.

Le reporter, qui s'est rendu deux fois en Afghanistan depuis le début des combats, affirme que deux sources différentes lui ont raconté cette sordide histoire qui remonte à 2009.

Les trois miliciens étaient embauchés pour protéger le périmètre d'une «maison de peloton» de l'armée canadienne. Ils auraient séquestré et violé la jeune fille, qui résidait dans les environs du campement canadien.

«Les soldats canadiens ont voulu intervenir et les dénoncer pour ce crime commis sur une propriété placée sous la responsabilité du Canada, rappelons-le. [...] On aurait plutôt conseillé à nos militaires de se taire», poursuit l'auteur.

Le journaliste Fabrice de Pierrebourg rapporte dans son récent livre de nombreuses atrocités s'étant produites en Afghanistan.

«La jeune Afghane en question était promise à un notable local et on craignait que le camp subisse des représailles en vertu du code d'honneur pachtoune, qui laisse une large place au badal, autrement dit à la justice ou à la vengeance», écrit-il.

Fabrice de Pierrebourg, qui dit vouloir raconter la vérité «loin des discours officiels, des belles histoires de puits creusés et de fillettes

qui vont à l'école», recueille aussi une autre confession troublante que lui a faite un militaire canadien, sur le traitement des prisonniers cette fois. Le militaire faisait partie d'un groupe de soldats ayant arrêté un Afghan soupçonné d'avoir manipulé des explosifs. Le suspect avait passé un test qui avait confirmé la présence de traces d'explosifs sur ses mains.

«Menotté, il a été remis à l'ANA (l'armée afghane). Quelques jours plus tard, lorsque les Canadiens se sont enquis du sort réservé au suspect, on leur a relaté qu'il avait été traîné derrière une moto dans un village jusqu'à ce que mort s'ensuive», écrit de Pierrebourg.

Nos soldats au casse-pipe

Le journaliste relate aussi plusieurs exemples troublants de soldats canadiens envoyés au casse-pipe par la hiérarchie.

Par exemple celui d'une troupe d'artilleurs qui avaient été héliportés en catastrophe au nord du barrage de Dahla Dam, dans le district de Kharkez, pour procurer un support d'artillerie à une opération de «nettoyage» du secteur. En plein hiver, on n'avait pas laissé le temps aux Canadiens de ramasser leurs tenues hivernales. Par des nuits de moins 15 ou 20 °Celsius, vêtus de simples habits d'été, ils ont vécu un véritable calvaire.

«Il y a la neige, la pluie, la grêle, l'orage et le vent qui soulève la toile de tente... Recroquevillés au fond de leurs tranchées, ils gèlent littéralement sur place», raconte l'auteur.

Il cite un soldat: «Nous étions



PHOTO D'ARCHIVES

trop gelés pour nous déshabiller nous-mêmes. Certains pleuraient tellement ils avaient froid. On a vraiment souffert», raconte le militaire.

Pour couronner le tout, les artilleurs avaient été déposés dans un champ boueux, sans aucun véhicule. Ils étaient à pied, sans moyen de fuir en cas d'attaque massive.

Autre épisode choquant, celui de la mort d'un artilleur québécois du 5^e Régiment d'artillerie légère qui a sauté sur une bombe artisanale en se rendant, sur ordre de son major, faire une pause «imposée» de 24 à 48 heures à la base de Kandahar. Tout le monde savait que la route pour se rendre à la base était minée, et d'autres soldats avaient refusé de quitter leur poste avancé pour aller en pause. Ils préféraient se priver des gâteries qu'offre la base de Kandahar plutôt que d'emprunter une route si dangereuse. La mort de leur confrère, envoyé de force, leur a donné raison.

Les regrets de Jean Chrétien

Fabrice de Pierrebourg recueille par ailleurs les confidences de l'expremier ministre Jean Chrétien, qui était en poste au début du conflit et qui éprouve bien des regrets quant à la façon dont a évolué la guerre en Afghanistan.

«Quand on part à la guerre, il faut s'attendre à mener des combats, mais je ne souhaitais pas que nos soldats se fassent tirer dessus ou qu'ils tirent sur d'autres. Je pensais que cette mission serait beaucoup plus facile que ce qu'elle allait devenir», explique-t-il au journaliste.

Jean Chrétien ne rate d'ailleurs pas l'occasion de blâmer son successeur pour les difficultés auxquelles a fait face l'armée canadienne dans la région meurtrière de Kandahar.

«Lorsque j'ai quitté le pouvoir, nous étions toujours à Kaboul et j'espérais que l'on y demeurerait un bon moment. Par la suite, mon successeur, Paul Martin, a longtemps hésité. Et quand il s'est décidé, il était trop tard. Les Français s'y étaient installés. Alors nous sommes retournés à Kandahar. S'il avait agi plus vite, nous serions restés à Kaboul. Le nombre de victimes aurait été moindre. Lorsque j'étais premier ministre, les seuls morts que nous avions eu à déplorer étaient les quatre soldats tués par des tirs «amis», dit-il.

L'ex-chef d'État ne s'étend toutefois pas sur ce que les alliés du Canada, dont les Américains, les Français et les Britanniques, auraient pu penser d'un partenaire qui se serait réservé pour lui seul les zones peu dangereuses, en laissant aux autres le soin de prendre en charge les endroits plus risqués...

► **Martyrs d'une guerre perdue d'avance** – Le Canada en Afghanistan, Fabrice de Pierrebourg, éditions Stanké, 271 pages.



PHOTO COURTOISE

Fusil de chasse à l'Usine C



DE FRISSONNANTS quémandeurs d'illusions

À des kilomètres lunaires des vaudevilles, où des hommes en slip se cachent dans les garde-robes, et des *Liaisons dangereuses*, de Laclos, un hymne au libertinage, se glissent quelques perles littéraires dans lesquelles l'adultère et ses ressacs s'immiscent en nous comme un poème, sans claquements de porte, sans baisers dans les corsets. Il émane de ce *Fusil de chasse* de Yasushi Inoué, mis en scène par François Girard et présenté à l'Usine C, un goût de fleur de lotus, un air japonais si raffiné que sa gravité a l'effet d'une méditation hypnotisante.



Après *Belle du seigneur*, d'Albert Cohen, il s'agit très certainement d'une des plus belles histoires d'amour de la littérature contemporaine que ce *Fusil de chasse*, paru en japonais sous le titre de *Ryoju* en 1949. Il met en scène un homme-chasseur, Josuke Misagi. Il confie à un poète trois lettres reçues de trois femmes différentes: la fille de sa maîtresse, sa propre épouse et, en-

fin, son amante, qui s'enlève la vie avant de lui remettre son message.

Mentir pour se fuir

Antonioni voulait en faire un film qu'il aurait intitulé *Rien que des mensonges*. Et c'est à la mort de la maîtresse que les vérités remontent à la surface, par le biais de ces mots, dépourvus de trop grande sentimentalité. «Faussaires du bonheur, les personnages d'Inoué sont des quémandeurs d'illusions», explique-t-on dans la préface du roman.

Dans cette histoire, tout le monde se ment à soi-même pour continuer à vivre... jusqu'à ce que le mensonge ne soit plus assez étanche pour masquer la peine, la honte et ce qu'on a pris soin de nier.

L'interprète de ses lettres, la comédienne Marie Brassard, entre dans la peau des trois femmes avec une infinie délicatesse. Plus

japonaise que les Japonaises, elle ne frôle même pas l'ombre de la caricature tant la gestuelle, les mimiques, les expressions et l'aura cadrent avec ces êtres brisés et trompés par leurs illusions.

Elle avance à pas menus sur ces mots forts et vibrants, ceux d'une jeune fille horrifiée par la découverte de la liaison de sa mère, ceux d'une épouse trahie «écœurée par les pièces qui gardent l'odeur des hommes» et ceux de l'amante en détresse décidée à se défaire de sa vie et de sa peau remplie des stigmates de l'ex-mari médecin dont elle n'a, au final, jamais fait le deuil.

Sous les pieds, les mots

Marie Brassard change de registre avec souplesse en même temps que se transforme habilement la sublime scénographie de François Séguin. Les planches deviennent un marais rem-

pli de nénuphars, se transforment en galets gelés, puis en lattes de bois. Le sol devient les mots/maux de chaque femme, ne fait qu'un avec leur charge émotive respective. En arrière-plan, suspendu dans la brume, fusil de chasse en main, Rodrigue Proteau joue l'homme. Il ne parle pas. Il ne fait qu'incarner la douleur, rappelle qu'il a été son propre fardeau dans toute cette histoire.

Dans sa mise en scène basée sur l'adaptation théâtrale de Serge Lamothe, François Girard a su conjuguer cérébralité et viscéralité. Comme si, dans le sombre tableau, il avait su déposer avec une parfaite maîtrise de son art des gouttes de rosée pour alléger le propos et le rendre plus fluide, moins terrible qu'annoncé. À la toute fin, il délivre un puissant arsenal esthétique, accompagnant cette réflexion de la maîtresse suicidaire qui se demande s'il vaut mieux «aimer» ou «être aimée». De quoi alimenter des nuits de discussions... On en garde de grands frissons.

• *Le Fusil de chasse*, de Yasushi Inoué, mise en scène de François Girard, avec Marie Brassard et Rodrigue Proteau. À l'Usine C jusqu'au 16 octobre.



Une chronique de **MARTIN LECLERC** | leclercm@ruefrontenac.com

L'énigmatique monsieur **PICARD**

De tous les joueurs qui sont parvenus à se tailler un poste avec le Canadien au cours de la dernière semaine, Alexandre Picard est celui qui m'intrigue le plus. Ce gars-là, et je ne le dis pas méchamment, est une sorte de fantôme. Ou un sans-papiers, si vous préférez...



PHOTO RUE FRONTENAC

Picard, un défenseur de 25 ans, semble avoir tout pour réussir. Il fait 6pi 3po et pèse 215 livres. Il ne patine pas mal, il est capable de passer la rondelle, il bloque des tirs et il possède certaines habiletés offensives. Mais il en est déjà à sa cinquième organisation dans la LNH. Avant qu'il aboutisse chez le Canadien par la porte d'en arrière, les Flyers, le Lightning, les Sénateurs et les Hurricanes l'ont tour à tour accueilli dans leurs rangs et ils ont tous fini par jeter l'éponge.

Je regarde Picard jouer depuis le début du camp et il semble être en voie de répéter les mêmes erreurs qu'au sein de ses quatre équipes précédentes.

Après deux matchs officiels dans l'uniforme du Canadien, il n'a été crédité d'aucune mise en échec. Son compagnon de jeu, Ryan O'Byrne, en a distribué huit. Ensemble, les cinq autres arrières du Canadien en ont distribué 23. Comment peut-on être âgé de 25 ans, mesurer 6pi 3po, peser 215 livres et disputer deux matchs en tant que défenseur dans la LNH sans distribuer une seule mise en échec?

Il se trouve exactement là, le problème de Picard. Il est ce que

les recruteurs appellent un défenseur «mou». Généralement, quand un défenseur ne se fait presque jamais décerner de pénalités, ça signifie qu'il ne s'implique pas suffisamment dans le jeu et qu'il laisse trop de marge de manœuvre aux joueurs adverses. Les équipes de la LNH, généralement, démissionnent donc assez rapidement devant les défenseurs «mous».

Jusqu'à présent, Picard n'a écopé que 65 minutes de pénalité en 195 matchs dans la LNH. Au début de sa carrière, chez les Flyers, il avait déjà trouvé le moyen d'écopper seulement 17 minutes de pénalité en 62 matchs...

Lorsqu'il est arrivé dans la LNH, Alexandre Picard portait un peu une étiquette de défenseur offensif. Il a récolté 57 points en 195 matchs et ce n'est pas mauvais. Mais cet aspect de son jeu n'est pas suffisamment dominant. Pas assez, en tous cas, pour lui permettre de s'ancrer les pieds dans la ligue. D'autant plus qu'il traîne aussi un bilan défensif de «moins 37». En deux matchs chez le Canadien, il présente déjà un «moins deux»...

Sincèrement, Picard semble être un bon garçon. Et comme l'ali-

gnement du Canadien ne regorge pas de joueurs québécois, je lui souhaite de rehausser son niveau d'implication et de s'inventer une nouvelle identité au plus vite. S'il ne le fait pas, sa carrière dans la LNH prendra fin rapidement.

Supériorité numérique: le trou est à droite

Bien sûr, deux matchs ne font pas une saison. Mais l'avantage numérique du Canadien est 0-en-6 et se situe au 29^e rang dans la ligue.

Bof, Markov est blessé! Ça va se replacer dès qu'il rejoindra l'équipe, entend-on à gauche et à droite. Et si ça ne se remplaçait pas? Et si c'était un tireur d'élite à la pointe droite qui manquait à cette unité essentielle au succès du CH?

Il y a quelques années, c'est Sheldon Souray qui animait l'attaque massive à partir de la pointe droite. Ensuite, Mark Streit lui a succédé et il est devenu la bougie d'allumage de l'attaque massive la plus efficace de la LNH. Puis, la saison dernière, à 5 contre 4, le CH n'allait nulle part (Jaroslav Spacek n'a jamais été capable de livrer la marchandise) avant que Marc-André Bergeron soit embauché pour faire ce travail hautement spécialisé.

Avec Bergeron, l'attaque massive du CH a fonctionné à plein régime pendant la longue absence d'Andrei Markov. Puis dans le dernier droit de la saison régulière, Bergeron s'est blessé et... toute la machine est tombée à plat.

Consultez l'alignement actuel et essayez de trouver un joueur capable de camper ce rôle important. Ça ne se bouscule pas aux portes.

Encore cette saison!

Pour les habitués de cette chronique la saison dernière, chaque week-end prenait fin avec un petit suivi des performances de Guillaume Latendresse et de Benoît Pouliot. De façon assez amusante, ces deux petites lignes de chiffres n'ont jamais cessé de susciter des commentaires au fil des mois. Parce qu'il faut plusieurs années pour bien identifier le gagnant d'une transaction, les comparaisons entre les deux attaquants se poursuivront en 2010-2011.

Cette saison, Latendresse et Pouliot auront toutefois de la compagnie: Jaroslav Halak et Carey Price. La direction du Canadien a fait un choix. Mais a-t-elle fait le bon? Rien de mieux que les faits pour s'en faire une idée...